

ARIANE BOIS

# Dakota Song

ROMAN



ARIANE BOIS

# Dakota Song

*New York, 1970.*

Shawn Pepperdine a 19 ans et d'autres ambitions que finir en prison, comme la plupart des jeunes de son entourage. Mais Harlem n'est pas Manhattan et quand il assiste, une nuit, au meurtre de son meilleur ami rattrapé par ses trafics douteux, il n'a d'autre choix que fuir. C'est dans les sous-sols du Dakota Building, l'immeuble le plus mythique de Manhattan, où cohabitent stars et anonymes fortunés, qu'il trouve refuge.

Tandis que les jours passent et que les années 1970 font leur révolution dans les rues de Manhattan, Shawn devient portier du célèbre immeuble, aux premières loges pour assister à la naissance d'un nouveau monde.

Derrière les murs qui la protègent, l'élite new-yorkaise sera-t-elle épargnée par la violence de l'époque ?

« Ce roman ressuscite l'euphorie pop  
des seventies... »

*Le Magazine littéraire*

**Ariane Bois** est romancière, grand reporter et critique littéraire. Elle est l'auteure récompensée par 7 prix littéraires de *Et le jour pour eux sera comme la nuit* (Ramsay, 2009), *Le Monde d'Hannah* (Robert Laffont, 2011), *Sans oublier* (Belfond, 2014), *Le Gardien de nos frères* (Belfond, 2015) et *L'Île aux enfants* (Belfond, 2019). *Dakota Song* a été publié en 2017 chez Belfond.

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-609-7



9 782368 126097

**8,50 euros**  
Prix TTC France

Rayon :  
Littérature française

  
**CHARLESTON**  
**POCHE**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

# DAKOTA SONG

De la même auteure aux éditions Charleston :

*Le Gardien de nos frères*, 2018

*Sans oublier*, 2019

*L'Île aux enfants*, 2020

© Belfond, un département de place des éditeurs, 2017

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-609-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston).

**Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Ariane Bois

# DAKOTA SONG

Roman

Belfond



*« J'aime New York bien que ce ne soit pas à moi. »*

Truman CAPOTE





## PROLOGUE

U ne chose est sûre : ces gars-là n'habitaient pas le quartier. Je l'ai deviné tout de suite, à leur allure, leurs mouvements, la manière dont ils évitaient mes pièges. Ils n'avaient rien de commun non plus avec ces ploucs du New Jersey qui venaient s'encanailler le samedi soir à Harlem, se goinfrer de poulet frit et de queues de porc dans les restaurants qui servaient des buffets tout au long de la 125<sup>e</sup> Rue, nos Champs-Élysées à nous, avant de rentrer dans leur banlieue proprette, cent pour cent blanche. Et ce n'étaient évidemment pas des junkies, toujours hagards, errant dans la nuit. Il suffisait de voir à quelle vitesse ils nous filaient le train, cette maîtrise, ces mouvements souples et silencieux. On aurait dit des pros (je ne parle pas de flics, bien entendu).

Cela avait commencé devant chez Rick's, un bar miteux sur Amsterdam Avenue, devenu mon QG. Le patron me laisse de temps en temps y entrer bien que je n'aie que dix-neuf ans et que la loi me

l'interdise. J'aime y suivre les matchs de base-ball, emmener une fille boire une Budweiser, ou rester les fesses sur mon tabouret, absorbé par le spectacle de la clientèle. Des vieux soliloquant, des types sapés comme des milords en costumes de lin blanc, chemises roses et mocassins rouges, des gazelles aux cuisses bronzées gainées de jupes de cuir, des clochards avinés et pouilleux, et même des évangélistes en goguette.

En sortant donc de chez Rick's ce soir-là vers 23 heures, l'un de ces deux types m'a bousculé. Pas d'excuses, juste un regard mauvais et un rictus énigmatique crocheté sur un visage osseux. Je n'ai pas relevé, j'avais trop envie d'un hot-dog. Et puis Sly, mon meilleur copain, était avec moi, et il n'aime pas se battre. Moi, si. Je boxe presque tous les soirs dans une salle délabrée qui a connu des jours meilleurs. Nous nous sommes éloignés sans broncher. Comme tous les week-ends, le quartier bouillonnait. Personne n'aurait l'idée de rester chez lui le samedi soir à Harlem. La rue écoulait son stock de filles en short au regard d'Égyptiennes, de mamies en tenue pastel, de bandes de garçons hâbleurs, de petits voyous que je connais depuis la maternelle, de couples qui vont écouter de la musique, se rendent à l'église ou vont se faire coiffer – à minuit, c'est encore ouvert. J'ai tardé à m'apercevoir que le type au rictus nous suivait. Flanqué d'un acolyte plus grand, en tenue noire et baskets lui aussi. Allure vaguement menaçante. L'air d'avoir tout leur temps. Sly et moi, on a d'abord tenté de les semer, en prenant des raccourcis que l'on connaît par cœur. Mais trois rues plus loin, les

deux gars nous filaient encore, impassibles. J'ai vu l'inquiétude poindre dans les yeux de mon ami : qui étaient-ils et que nous voulaient-ils, à la fin ? On a coupé à travers une venelle pour se retrouver dans une allée sombre empestant le rat crevé. J'ai la frousse de ces bêtes, même mortes. Curieux pour un type d'un mètre quatre-vingt-douze bâti comme une armoire à glace, mais voyez-vous, j'ai été attaqué dans mon berceau par l'une de ces saletés. Un lobe d'oreille arraché. Ça aussi, c'est Harlem. Nous nous sommes cachés derrière un amoncellement de poubelles et d'ordures qui nous dépassaient d'une tête. Les pas se sont rapprochés lentement, comme si les deux mecs se baladaient au clair de lune. Et là, j'ai vu luire le canon d'un revolver. Ils étaient armés ! Je me bagarrais souvent, rentrais à la maison le nez en sang ou un œil au beurre noir, au grand dam de ma mère, mais je n'avais jamais fait face à une arme. Sly non plus, qui tremblait à mes côtés. Alors, sans réfléchir, j'ai saisi le couvercle d'une poubelle, l'ai plaqué contre moi en guise de bouclier et j'ai chargé celui qui se trouvait devant. J'ai fait voler l'arme de sa main et lui ai envoyé une série de coups de poing, avant de prendre un direct du droit qui m'a fait vaciller ; le type avait une sacrée allonge. Sly se battait comme il pouvait contre le plus baraqué. Les bruits me parvenaient à moitié étouffés. Le mec avait dû m'exploser le tympan, la sueur ruisselait sur mon front et m'aveuglait. C'est là que j'ai entendu Sly pousser un cri rageur. Son agresseur venait de lui lacérer la main avec un couteau. Ces types tenaient visiblement à en découdre ! Mieux valait déguerpir. On a

contourné le tas de poubelles, sauté par-dessus un frigo abandonné et longé un bloc qui n'était plus qu'un trou grillagé, où tout le monde balançait ses ordures. Des cadavres de voitures gisaient tels des monstres préhistoriques aux aguets entre les rares lampadaires brisés. La pénombre nous camouflait. Noir sur Noirs. Plusieurs minutes se sont écoulées dans un silence hachuré de sirènes de police au loin.

— On les a semés, a chuchoté Sly. J'ai eu la trouille !

Sa peau couleur d'aubergine luisait, ses cheveux ressemblaient à des fils électriques, son menton tremblotait. Notre amitié datait de la petite école. Ensemble, on avait joué au ballon, traîné dans la rue ou au Trinity Cemetery près de l'Hudson, séché les cours, pris nos premières cuites, embrassé les mêmes filles. Sly savait tout de moi et m'aimait quand même.

— Tu les connais ? ai-je demandé.

Sly a grimacé en baissant ses yeux noirs comme du café sur sa main rouge de sang. Une sinistre intuition m'a traversé.

— Tu les as déjà vus quelque part ? ai-je insisté.

— Oui... Je crois... Ils viennent du Bronx.

— Du Bronx ? Ne me dis pas que c'est encore une de tes magouilles à la noix.

Sly a soupiré. Contrairement à moi, il avait quitté le lycée pour obtenir son diplôme de caïd. Un séjour à la maison de correction de l'État de New York l'avait ensauvagé, il trempait dans un paquet de trafics. Il n'y a aucun job à Harlem, prétextait-il. En ce moment, il fourguait des lots d'électroménager

tombés d'un camion. Ni la camelote ni le véhicule ne lui appartenait. J'avais beau lui répéter que c'était risqué, qu'un gang avait jeté un gosse du haut d'un immeuble et qu'un lascar de ma rue avait pris une balle dans le cœur en volant des draps qui séchaient au soleil, Sly rigolait et continuait de plus belle.

Il allait me répondre quand il a écarquillé les yeux. Des pas martelaient le sol, le duo de cinglés avançait droit sur nous.

— Cours, Sly, cours !

On a galopé, les autres sur nos talons.

— Le métro, a soufflé Sly en tenant sa main ensanglantée.

Plus que deux cents mètres, cent mètres, la bouche du métro de la 155<sup>e</sup> Rue s'approchait. On a renversé un vieillard plié sur sa canne et bousculé un groupe qui attendait Dieu sait quoi sur le trottoir crasseux. Sly a dévalé l'escalier, enjambé le portillon d'entrée, couru au bout du quai. Un des mecs a déboulé de l'autre entrée sur la droite et remonté le couloir jusqu'à nous. Un bruit de pas signalait que son copain se pointait sur la gauche. Ils nous prenaient en tenaille. Une seule solution : sauter et courir entre les rails comme quand on était gamins. Trop tard. Le costaud a bondi sur Sly et l'a attrapé par le sweat-shirt. Au même moment, la rame s'est annoncée dans un crissement d'enfer et une gerbe d'étincelles. Le type m'a défié du regard. Avant de pousser Sly sur les rails comme s'il avait écarté un insecte. Dernière image : le cou gracile de mon pote, un cou d'adolescent et sa coiffure afro. Après le choc sourd, les ténèbres se sont abattues sur moi.



**C**omment suis-je rentré à la maison ? Franchement, je n'en sais rien. Un pompier m'a examiné, donné à boire, demandé mon nom. Il répétait : « Shawn Pepperdine ? Tu en es sûr ? », comme s'il en doutait. Je ne voulais qu'une chose, rester avec Sly. Mais on m'a interdit de monter dans l'ambulance : je n'appartenais pas à la famille. S'ils savaient ! Avant de partir vers le Metropolitan Hospital, un flic au nom italien s'est adressé à son collègue :

— Une pizza de nègre, mec. Il ne risque pas de prendre de la place sur le brancard, celui-ci !

C'est Joe, le cireur de chaussures vivant dans mon immeuble, qui m'a ramené, je crois. Maman m'attendait, elle m'attend toujours. Ma mère, Dolorès, est femme de ménage la nuit dans une tour étincelante de Wall Street ; le jour, elle tient la caisse d'une supérette sur Broadway. Elle a commencé par me hurler dessus à cause de l'heure tardive, mais Joe

l'a emmenée à l'écart et elle s'est vite calmée. J'ai senti ses mains toutes sèches sur moi tandis qu'elle me déshabillait comme si j'avais quatre ans, en marmonnant une prière. Ma mère a deux passions : Dieu et ses enfants. Enfin, trois, si l'on compte son sacro-saint loto du lundi soir. Elle se rend tous les jours à la Bethany Baptist Church et s'y emploie le dimanche comme bénévole. Elle aurait aimé que je devienne prédicateur, comme son frère, là-bas dans le Sud, « au vieux pays », son expression favorite. Aucune chance, maman, même si Harlem compte plus d'églises que toute la ville de New York ! Je vis dans notre deux pièces avec elle et mes trois sœurs, Chanelle, douze ans, Thelma et Jolene, des jumelles de quatre ans mignonnes à croquer. Pas d'homme à nos côtés, ou si peu. Mon père est parti dès qu'il a appris mon arrivée prochaine, il a écrit une carte de Chicago, puis plus rien. Celui de Chanelle était une vraie peau de vache. Peut-être me détestait-il à cause d'un de mes ancêtres qui avait dû fauter à La Nouvelle-Orléans : j'étais clair de peau, du moins par rapport à lui, car je reste nègre, d'une couleur entre l'acajou et le cuivre, avec des yeux verts et des cheveux bouclés, soyeux et non pas crépus. Il me faisait manger par terre sur un journal, comme un chien, et me réveillait pour m'empêcher de pisser au lit. Il est mort quand j'avais dix ans. On l'a retrouvé dans un square désolé, la tête dans la neige. Overdose d'héroïne, banal dans le quartier. Bon débarras, si vous voulez mon avis. Quant au père des jumelles, il vit ailleurs et passe de temps en temps coucher avec ma mère. Je les entends de l'autre côté de la cloison. Je dors avec ma sœur et



maman a installé un matelas au pied de son lit pour les jumelles. Je connais ses soupirs, la cadence de ses coups de reins, la façon dont elle accueille le plaisir. Ces nuits-là, je peine à m'endormir. Heureusement, le père des filles décolle des draps à l'aube, je ne supporterai pas de le croiser en plein jour.

— Shawn, réveille-toi ! Oncle Eddy est là. Il veut te parler.

J'ouvre un œil, scrute la lézarde au plafond, qui court jusqu'à la fenêtre noircie de moisissures malgré l'impétueux ménage de maman. Elle se penche sur moi comme pour me donner le sein, avec sa poitrine à faire craquer sa robe fleurie. J'ai mal partout. Brusquement, la soirée d'hier me revient : les deux types à la sortie du bar, la traque, la bagarre, le métro, Sly tombant sur les rails et cette histoire de pizza et de brancard...

— Je dois aller à l'hôpital, maman. Tu as des nouvelles de Sly ?

Les yeux rougis, elle psalmodie « Jésus-Christ est notre Sauveur » et m'enjoint de prier. Je veux me lever, mais mes jambes flageolent et je m'affaisse lentement.

— Rien de cassé, mon garçon ?

La voix d'Oncle Eddy. Le mari de Clorinda, la sœur de maman. Il n'est pas noir comme nous, mais portoricain. Avec beaucoup de ses congénères latinos, il habite El Barrio, entre Park Avenue et Pleasant, dans l'un de ces immeubles rouges de cinq ou six étages à la façade ornée et aux escaliers extérieurs en fer. Il a un vrai job dans l'Upper West Side, je n'ai jamais bien compris lequel, chez les rupins. Petit, râblé, une forte personnalité. Je me

suis parfois opposé à lui mais il aide financièrement ma mère.

— Non, rien. Mais Sly...

— Garçon, ton copain est mort. Je suis désolé.

Je me suis mis à chialer. Doucement, puis par saccades, comme si le chagrin jaillissait de mon corps. Je ne me souviens pas d'avoir déjà pleuré ainsi, même aux obsèques de mes grands-parents, même à la salle de boxe où les grands me corrigeaient à douze, treize ans. Je revois la bonne bouille de Sly, nos blagues de gosses, la fois où nous avons attrapé un chien si gros qu'on voulait le monter comme un poney à la façon des gosses de riches blancs qui, paraît-il, se pavanaient dans Central Park sur leurs montures !

Eddy se racle la gorge.

— Ces types, ce sont des durs. Le Crimson Gang, tu connais ?

— Non, ai-je bredouillé.

— Ils viennent du Bronx et cambriolent des entrepôts. Des fours, des frigos, des machines à laver, des fers à repasser. La marchandise que Sly revendait leur appartenait. Ils ont voulu se venger et faire un exemple.

Comment Sly était-il tombé sur ces mecs-là ? Au lycée, on se contentait de broutilles, chaparder à l'épicerie du coin, resquiller au cinéma, téter de la bière, fumailler des joints... Des copains s'étaient mis au vol de voiture, l'un d'eux avait été coffré et on lui avait coupé ses dreadlocks, ce qui nous avait plus choqués que ses délits. Sly, lui, aimait provoquer des incendies dans le quartier. Entre Adam Clayton Powell Junior Bd et Edgecombe, dans la

154<sup>e</sup> Rue, à Bradhurst Section, près des sinistres tours Polo Ground, il y a toujours quelque chose qui brûle. Les gamins jouent à enflammer les ordures, les junkies réchauffent leur sang pourri dans les terrains vagues et les immeubles désaffectés. Beaucoup de propriétaires mettent le feu à des ruines pour toucher la prime d'assurance. En cette belle année 1970, mon quartier est devenu une zone de non-droit régie par la loi de la jungle. L'espérance de vie se rapproche de celle d'un jeune en Afrique, à cause des armes disponibles partout. Plus de flingues que de jobs. La zone bat des records de criminalité qui découragent les flics du 48<sup>e</sup> district tout proche, ils ont trop la trouille. Les sirènes des ambulances et des pompiers passent en trombe mais s'arrêtent rarement chez nous.

Pour son dernier feu de joie, Sly avait pris trois mois de maison de redressement. En sortant, il s'était mis à vendre de l'herbe à des gars des banlieues... De l'herbe qui poussait dans la rue. Une farce. Sly n'était pas méchant et on l'avait tué sauvagement. Oncle Eddy s'est assis au bord de mon lit.

— Ces salopards du Bronx ne plaisantent pas. J'ai toujours pu vous protéger, mais là, c'est différent.

Eddy était venu plusieurs fois me chercher au poste après que j'avais dérouillé des mecs qui m'avaient traité de « sale nègre » ou corrigé un mac qui avait osé parler à ma sœur. Il ne fallait pas me chercher, non plus... Mais mon casier judiciaire était plus blanc qu'un Blanc. Après l'école, je travaillais dans une laverie pour aider maman à payer le loyer – cent dollars par mois. J'avais d'autres buts que de finir en prison, comme la plupart de mes copains,

ou de bosser toute ma vie, un badge épinglé sur la poitrine, pour un job insignifiant.

— Tu as vu ces types, reprend Eddy. Tu sais à quoi ils ressemblent, non ?

Me reviennent le rictus de l'un, ses traits en lame de couteau, et la carrure de l'autre... J'ai froid tout d'un coup.

— Viens avec moi, dans mon immeuble sur le West Side, ces assassins ne s'y risqueront pas. Je te trouverai un peu de boulot et tu reviendras quand les choses se seront calmées.

Quitter la maison, mes sœurs, mon job, mon quartier ? Je n'ai jamais bougé de ce deux pièces humide, avec sa fenêtre cassée, couverte d'un bout de carton et d'un drap, où les lits prennent toute la place, avec des affiches sur le mur en guise de tapisserie. Je n'ai connu que la toilette avec un gant et une cuvette en plastique, des piles de vêtements par terre faute de place pour une armoire, et les ordures dans les corridors bordés de cafards. Le palier et l'escalier zébrés de graffitis abritaient toutes sortes de trafics : drogue, recel, sexe... Sur le mur de l'immeuble, un poète urbain avait écrit « enculés ». Ce n'était pas le Ritz, mais je ne tenais pas à laisser maman et les filles seules.

— Vas-y, Shawn ! insiste ma mère d'une voix mouillée. C'est une chance que Dieu t'envoie. On se débrouillera.

Ma mère est forte. Il faut la voir arpenter le trottoir le dimanche pour aller à l'église avec son parapluie, ses gants beurre frais et son plus beau chapeau : personne n'oserait lui manquer de respect à Harlem, même pas les voyous. Malgré

un diabète carabiné, elle régente la maison d'une main de fer.

— D'accord. Mais pas pour longtemps... et après l'enterrement de Sly.

Maman et Eddy acquiescent. Je sombre dans un sommeil haché où Sly me tient la main dans la cour de l'école parce que me mêler aux enfants était impressionnant. À six ans, on s'était trouvés, on n'avait pas besoin des autres.



**D**es obsèques de mon meilleur copain, mon frère, je ne dirai rien. Un cercueil fermé, vu l'état du corps, une foule éplorée. À Harlem, les funérailles, trop fréquentes, sont célébrées dignement. Chacun a perdu un proche : drogue, meurtre, suicide ; la mort fait ici son marché librement. Toute la rue du défunt, parfois le quartier entier, est conviée à la cérémonie. On pleure sur des airs de gospel, on dévore le buffet dressé pour l'occasion, on y drague aussi, peut-être plus qu'ailleurs. Des inconnus s'y glissent souvent dans l'espoir d'un repas gratuit et avec la certitude de n'être pas refoulés. Disons que la famille de Sly a vu les choses en grand. Je n'ai pas tout de suite reconnu sa mère. Les larmes gondolaient son visage, ses yeux enfoncés se réduisaient à une simple fente. Personne d'autre ne m'a approché, à part ma sœur Chanelle qui a mis sa main frêle dans la mienne. La peine devait irradier de tout

mon être, on s'écartait sur mon passage. Parfois j'entendais quelques mots : gang, violence, Bronx, mafia, ennemis... J'ai filé dès que possible et marché au hasard dans les rues, malgré les appels à la prudence d'Eddy. La « Mecque noire » des États-Unis, comme on appelle Harlem depuis quelques années, ressemblait à ce que j'avais toujours connu : la drogue et le crime prospéraient. On entendait des coups de feu et même les gamins savaient qu'il ne s'agissait pas de pétards. Au-delà de la frontière imaginaire de la 96<sup>e</sup> Rue, seuls demeuraient les plus pauvres, les moins instruits. Les propriétaires négligeaient l'entretien des immeubles, coupaient progressivement le chauffage, toute une population survivait sans eau ni électricité. Détenteur de 65 % des bâtiments, l'État aurait dû prendre le relais, mais la ville frôlait la faillite depuis la fin des années soixante. Et franchement, qui se souciait du sort des nègres ?

« Mogadiscio sur Hudson », voilà comment on surnommait mon quartier de bruit et de fureur dans les allées chic de Manhattan. Et on nous laissait nous entre-tuer. La moitié d'entre nous estimait ne jamais atteindre l'âge de trente-cinq ans : eh oui, au xx<sup>e</sup> siècle ! Cela me rendait fou car je l'aime, mon ghetto, malgré ses vitres crevées, ses squatters, ses collines de déchets où des arbres s'obstinent à pousser. J'apprécie les parades dominicales, les rythmes de jazz dans les parcs, les vieux en pantoufles trouées assis sur une chaise sur le trottoir qui ergotent à n'en plus finir, le gospel à l'église, le goût du poulet frit de chez Sylvia's, les filles qui se baladent par trois le samedi en se tenant la taille.



Je gagne la 125<sup>e</sup> Rue, le cœur de Harlem palpite d'une agitation bon enfant. Commerces jamaïcains et immenses fresques murales se succèdent. Les camelots vendent tout et rien sur le trottoir, la musique couvre le bruit des conversations. Des marlous en chapeau rose font de l'œil aux matrones sphériques, les enfants dribblent les adultes, bars et cabarets font recette. À l'Apollo Theater, la salle de spectacle la plus courue du coin, j'invite des filles pendant l'Amateur's Night. J'y ai entendu James Brown l'an dernier, un pote à la caisse m'avait refilé des billets. Une soirée mémorable. Sly était de la partie. Le chagrin remonte comme une houle, je titube jusque chez moi dans l'odeur de porc rôti et de haricots des restaurants cubains. Sur un mur, en lettres rouge sang, quelqu'un a tracé « La drogue, c'est l'enfer ». Sûrement. Mais ce n'est pas le seul sur terre.

J'ai à peine eu le temps de ramasser quelques affaires et d'embrasser mes sœurs. Eddy devait reprendre son service après avoir pris une longue pause pour l'enterrement de Sly. Les jumelles me regardaient sans comprendre ; avec leurs nattes enrubannées et leurs robes du dimanche, elles ressemblaient à des poupées. J'ai rassemblé mes économies, du linge, quelques livres. Maman m'a glissé deux, trois billets dans la main et m'a béni comme si je partais combattre au Vietnam. Contrairement à d'autres, je n'ai pas reçu d'ordre de départ pour la guerre. Pas question de toute façon d'aller se faire crever la panse dans les rizières, j'irai plutôt me cacher au Canada comme tant de jeunes de mon âge. Je ne crois pas à leur mission sacrée, à

la menace communiste sur l'Oncle Sam. Nous, les Noirs, on a d'autres combats à mener.

Dans le métro, Eddy épiait la foule, comme si le meurtrier de Sly nous suivait toujours. Je m'en moquais. Sly était mort, je quittais la maison pour l'inconnu, je n'avais plus de job et l'avenir s'annonçait mal. Ma mère avait beau répéter que je pouvais entrer au City College, l'université gratuite de Harlem, avoir un vrai métier, je secouais la tête. « Un jour, tu verras, on aura même un président noir », serinait-elle. Je n'oubliais pas la formule du pasteur devant la tombe de Sly : « Nous sommes les visages au fond du puits. » Alors maman pouvait continuer à rêver.

— Tu as déjà entendu parler du Dakota, fiston ? me demande Eddy.

— Non, pourquoi ? Je devrais ?

— C'est là où je travaille. La plus belle adresse de New York, l'un des immeubles les plus luxueux de l'Upper West Side. Un château sur une colline.

— C'est quoi, ton métier, exactement ?

— J'ai débuté il y a dix-sept ans comme ouvrier. Je m'occupais du chauffage et de l'électricité. Aujourd'hui, je dirige les employés de l'immeuble. Quarante-neuf membres du personnel, de jour et de nuit, pour quatre-vingt-treize appartements. Des liftiers, des portiers, des factotums, un type dans chaque ascenseur, des concierges, un préposé au courrier... Une véritable armée !

Fixant les parois du wagon couvertes de graffitis, je me disais que je n'y croupirais pas longtemps, dans son palace. Quelques semaines et je reviendrais chez moi, à Harlem.

À mesure que nous progressions *downtown*, l'allure des passagers changeait : des types en costume, attaché-case à la main, des filles habillées en gris ou noir et coiffées sagement, des Juifs hassidim avec chapeaux bizarres et bouclettes sur les côtés. La couleur variait aussi, les Blancs dominaient. Et ils nous regardaient furtivement. J'ai l'habitude. Est-ce mes muscles ou ma couleur qui les effraie ? En tout cas, ils gardent généralement leurs distances et je décrypte leur gêne silencieuse, je suis devenu expert à les deviner. « Chacun à sa place », semble me dire cette secrétaire de Wall Street qui serre son sac contre sa poitrine comme si j'allais le lui arracher. Un jour, un rouquin a pointé son doigt sur mon torse.

— Tu l'as volé à qui, ce polo, bouffeur de pastèques<sup>1</sup> ?

Au lieu de lui mettre une claque, j'ai souri de toutes mes dents.

— C'est un cadeau de ta mère pour l'avoir bien fait jouir !

Le wagon a éclaté de rire et le type a viré du rose au rouge. L'humour est une arme, mais parfois, face à un regard haineux ou à une moue de dégoût, la fureur inonde mes veines comme une maladie. Je me retiens. Pas question de leur donner le plaisir de me mettre derrière les barreaux. Je suis un homme libre, quand mes arrière-grands-parents se sont tués à la tâche, esclaves dans les plantations du Mississippi, près de Biloxi, à ramasser du coton et à biner des champs de maïs. Première femme libre de la famille, ma grand-mère avait vu des Noirs pendus

---

1. *Watermelon nigger*.